

Les deux solitudes *Mary and Max* d'Adam Elliot

Zoé Protat

Volume 28, Number 1, Winter 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60987ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Protat, Z. (2010). Review of [Les deux solitudes / *Mary and Max* d'Adam Elliot]. *Ciné-Bulles*, 28(1), 55–55.



Mary and Max

d'Adam Elliot

Les deux solitudes

ZOÉ PROTAT

Longtemps écarté de la production cinématographique traditionnelle, le cinéma d'animation bouleverse aujourd'hui sans vergogne les catégories traditionnelles pour se tailler une nouvelle part du lion dans le cœur des cinéphiles. Les plus récentes créations de Pixar (**Wall-E** en tête) ont ravi les critiques tandis que des propositions « sérieuses » (**Persepolis**, **Valse avec Bachir**) sont parvenues à convertir les publics les plus exigeants. Entre les deux, le chaînon manquant pourrait bien s'intituler **Mary and Max**, la dernière merveille d'Adam Elliot. Le réalisateur australien, déjà pleinement reconnu pour ses courts métrages, signe ici son premier long métrage : un film qui combine une virtuosité technique à couper le souffle à un récit sensible et intelligent.

Histoire d'amitié pure (et même un peu d'amour, selon l'aveu de son réalisateur), **Mary and Max** confronte, essentiellement sur le plan épistolaire, deux parfaits anti-héros. En Australie, Mary Daisy Dinkle est une petite fille de huit ans complexée et solitaire, laissée à elle-même par des

parents incapables; à New York, Max Jerry Horowitz est un juif quarantenaire obèse atteint du syndrome d'Asperger. La première choisit le second comme correspondant au hasard dans un bottin téléphonique. Cette prémisse simple pourrait, bien entendu, tirer les ficelles parfois éculées du *buddy movie* où deux entités que tout oppose finissent par découvrir les joies de l'amitié. C'est sans compter sur l'extrême finesse d'une narration dont l'inventivité laisse souvent pantois. Dans les lettres échangées par Mary et Max, il sera autant question d'étonnantes recettes chocolatées que du sens de la vie. Cette relation écrite durera des années et jamais les deux amis du bout du monde ne parviendront à se rencontrer physiquement. Leur connexion se situera ailleurs et c'est peut-être ce qui en fait toute la profondeur.

Visuellement, la technique privilégiée par Elliot, l'animation de pâte à modeler, se révèle stupéfiante. Filmés image par image, les personnages, objets et décors prennent vie avec une fluidité qui, en apparence, estompe tout le minutieux (et interminable) travail des coulisses. Le traitement de la couleur est également original. Fait inusité pour une production du genre, **Mary and Max** est en effet presque entièrement en

noir et blanc, tirant parti d'une palette d'infinis contrastes. Mais le plus remarquable dans ce film, c'est que toutes les prouesses techniques ne sacrifient ni l'excellence du scénario, ni son émotion. Le récit est ici capital, omniprésent, assuré presque entièrement par une voix *off* qui tantôt appuie l'image, tantôt la contredit. Les effets qui en résultent sont multiples, aussi irrésistiblement comiques que terriblement poignants.

Maître dans l'art délicat de la rupture de ton, Elliot propose une œuvre passant du rire aux larmes avec une étonnante facilité. Le film traite d'une multitude de sujets aussi douloureux que controversés (les troubles mentaux, l'alcoolisme, la vieillesse, le suicide) de manière franchement décomplexée. Et pour cause : Mary incarne le franc-parler de l'enfance tandis que la maladie de Max l'affranchit de nombreux tabous qui règlent la vie en société. Moches et mésadaptés, néanmoins curieux au possible, les deux comparses proposent une vision déjantée des choses, bien sûr, touchante, évidemment, mais surtout lucide et réfléchie. Des qualités qui font de **Mary and Max** une denrée beaucoup trop rare : un film à la démarche fédératrice, prônant la tolérance absolue sans tomber dans le prêchi-prêcha de la rectitude ou dans le conformisme hollywoodien. Un ravissement pour les yeux et un divertissement des plus intelligents. ▀



Australie / 2009 / 92 min

RÉAL. ET SCÉN. Adam Elliot IMAGE Gerald Thompson
Mus. Dale Cornelius MONT. Bill Murphy PROD.
Melanie Coombs INT. Avec les voix de Philip
Seymour Hoffman, Toni Colette, Barry Humphries,
Eric Bana DIST. Métropole Films